

A ces mots, il nous quitta sans retard pour retourner au château.

Le motif de l'intervention du comte, qui m'avait intriguée tout d'abord, se révéla dès que sir Percival eut tourné les talons. Le comte avait une foule de questions à me poser, et sur mistress Catherick, et sur les causes de sa visite à Blackwater-Park, pour lesquelles la présence de son ami l'aurait gêné. Mes réponses furent aussi brèves que la politesse le permettait, — car j'avais déjà résolu d'éviter tout ce qui pourrait amener de près ou de loin, un échange de confidences entre le comte Fosco et moi.

Si intimement qu'il connaisse sir Percival, et si au courant qu'il semble être de ses affaires privées, il n'en sait pas plus long que moi, j'en suis sûre, au sujet de la véritable histoire d'Anne Catherick. Le mystère encore impénétré qui se rattache à cette infortunée devient à mes yeux doublement suspect, par la conviction absolue où je suis maintenant, que sir Percival l'a tenu caché à son plus intime ami dans ce bas monde.

Il était impossible de se méprendre à l'ardente curiosité que trahissaient l'attitude et la physionomie du comte pendant qu'il absorbait, pour ainsi dire, avec avidité, chaque parole tombée de mes lèvres. On est curieux, je le sais, de bien des manières ; — mais il n'y a pas deux interprétations à la curiosité qui vous prend à court et vous fait perdre contenance ; or, si je l'ai jamais lue sur un visage humain, c'est en ce moment sur celui du comte.

Tandis que les questions et les réponses se succédaient, nous nous en revenions à pas lents le long de la plantation. Dès que nous eûmes regagné le château, le premier objet que nous aperçûmes au pied du perron fut le "dog-cart" de sir Percival, auquel on avait déjà mis le cheval, et que surveillait un groom en jaquette d'écurie. S'il fallait en croire cette apparition inat-

tendue, l'interrogatoire de la femme de charge avait déjà produit d'importants résultats.

— Voilà un beau cheval, mon ami, dit le comte, s'adressant au groom avec la plus engageante familiarité ; serait-ce que vous allez le sortir ?

— Pas moi, monsieur, répondit cet homme, jetant un coup d'œil sur sa jaquette, et fort surpris, bien évidemment, que le comte pût la confondre avec une livrée. Mon maître conduit lui-même.

— En vérité, dit le comte, je m'étonne qu'il se donne cette peine, quand il vous a sous la main. Va-t-il donc fatiguer ce joli cheval, si bien tenu, si élégant, en lui faisant faire aujourd'hui une longue course ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit l'homme ; sauf votre respect, monsieur, ce cheval est une jument. Nous n'avons pas, dans toutes nos écuries, une bête aussi courageuse. Son nom, monsieur, est "Brown-Molly" ; elle va tant que ses jambes la portent. Ordinairement sir Percival prend "Isaak-d'York" pour les petites courses.

— Et, pour les longues, cette courageuse "Brown-Molly" dont le poil a tant d'éclat ?

— Oui, monsieur.

— Inférence logique, miss Halcombe, continua le comte, qui s'était vivement retourné pour m'adresser la parole ; sir Percival, aujourd'hui, ne va pas dans le voisinage.

A ceci je ne répondis point. J'avais, pour ma part, des conclusions à tirer de ce qui s'était passé devant moi. Or, je ne voulais pas en faire part au comte Fosco.

"Dans le Cumberland, me disais-je intérieurement, sir Percival a fait une longue course pédestre, à cause d'Anne, pour aller questionner les fermiers de Todd's-Corner. Aujourd'hui qu'il est dans le Hampshire, va-t-il donc faire une longue course en voiture, toujours à cause d'An-

ne, pour aller questionner mistress Catherick à Welmingham !.."

Nous entrâmes tous au château. Comme nous traversions le vestibule, sir Percival sortit de la bibliothèque et vint à notre rencontre. Il avait l'air pressé, inquiet ; il était fort pâle ; mais, malgré tout, quand il nous adressa la parole, il y mit ses formes les plus courtoises.

— Je suis désolé, commença-t-il, d'avoir à vous quitter aujourd'hui. une longue course en est cause, une affaire que je ne puis remettre. Je serai revenu demain de bonne heure ; mais, avant de partir, j'aimerais assez à régler cette petite formalité dont je vous ai entretenus ce matin. Voulez-vous, Laura, passer dans la bibliothèque ? Cela ne vous prendra guère qu'une minute ou deux. Affaire de pure forme. Comtesse, puis-je aussi vous déranger. La comtesse et vous Fosco, m'êtes nécessaires pour réaliser une signature, — et rien de plus. Veuillez entrer, nous aurons bientôt fini !..

Tandis qu'ils défilaient l'un après l'autre, il tenait la porte ouverte ; puis passant le dernier, il la referma doucement.

Je demurai pendant la minute qui suivit, seule et debout, dans le vestibule ; mon cœur battait vite ; et j'avais l'esprit rempli d'anxiétés. Enfin, je m'acheminai vers l'escalier, et remontai lentement chez moi.

#### IV

(17 juin.) — Juste au moment où ma main se posait sur le bouton de ma serrure, j'entendis la voix de sir Percival qui m'appela au bas des degrés.

— J'ai à vous prier de redescendre, disait-il. C'est la faute de Fosco, miss Halcombe, et non la mienne. Il trouve je ne sais quelles absurdes objections à ce que sa femme soit un des témoins, et, par là, il me force à vous prier de venir nous rejoindre dans la bibliothèque.

J'y entrai avec sir Percival. Laura nous attendait auprès du bureau, tour-

nant et retournant dans ses mains, avec une sorte d'inquiétude, son chapeau de jardin. Madame Fosco, assise auprès d'elle dans un grand fauteuil, admirait imperturbablement son mari qui, seul à l'autre bout de la pièce, ramassait une à une quelques feuilles mortes, tombées des fleurs qui garnissaient la croisée.

Dès que je parus, le comte vint au-devant de moi pour m'offrir ses excuses.

— Mille pardons, miss Halcombe ! dit-il. Vous connaissez la réputation faite à mes chers compatriotes par Messieurs les Anglais ?

Je suis un Italien rusé, unsuspectueux Italien. Vous aviez déjà cette idée de moi, n'est-il pas vrai, chère lady ?.. Eh bien ! ma ruse, mes soupçons me poussent à trouver peu convenable que madame, Fosco serve de témoin à lady Glyde, lorsque je suis moi-même appelé à jouer ce rôle.

— Cette objection n'a pas l'ombre de raison, interrompit sir Percival. Je me tue à lui expliquer que les lois anglaises autorisent madame Fosco à garantir, en même temps que son mari, l'authenticité de nos signatures.

— Je l'admets, reprit le comte. Les lois anglaises disent oui, — mais la conscience de Fosco dit non : — Il avait, en affirmant ceci, appliqué sa main large et grasse sur le devant de sa blouse et, avec un salut solennel, semblait vouloir nous présenter à tous sa conscience comme une glorieuse addition au personnel de l'assemblée.

Ce que peut être le document que lady Glyde est sur le point de signer, continuait-il, je ne le sais, ni ne désire le savoir. Voici tout ce que je dis : Il peut se présenter dans l'avenir telles circonstances qui obligeraient sir Percival ou ses ayants droit à faire un appel aux deux témoins ; et, dans ce cas, il est certainement à désirer que ces témoins représentent deux opinions parfaitement indépendantes l'une de l'autre. C'est ce qui ne saurait être si